

Recette

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 18

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Danglard devint-il grave et sérieux avant l'âge. Une teinte vague de mélancolie marbra la fraîcheur de son gentil visage, et cette jeune fille, que le ciel avait voulu faire joyeuse autant que belle, paraissait, à dix-huit printemps, une victime déjà résignée au malheur. Néanmoins, jamais une plainte ne s'exhala de ses lèvres, et aux questions de ses amies ou de ses maîtresses, elle opposa le silence le plus absolu.

C'est donc le cœur oppressé qu'elle rentra à la *Charmeuse*. Elle retrouva son père tel qu'elle l'avait laissé, tel qu'elle l'avait toujours connu, hélas ! bienveillant, plein d'égards et d'attentions, mais froid et réservé, avare d'une caresse comme d'un mot affectueux.

— Oh ! ma mère, s'écriait l'aimante créature en constatant ce fait ; oh ! ma mère, que n'es-tu près de moi ! Toi, au moins, tu m'appelleras ta fille ! toi, au moins, tu me presserai sur ton sein.

Un matin, Angèle, entrant dans le cabinet de M. Danglard, le trouva plus pâle que d'habitude ; la fatigue était peinte sur ses traits, les larmes avaient rougi le bord de ses yeux.

— Mon père, vous avez pleuré, dit-elle en se jetant dans ses bras ; mon père, mon bon père, vous souffrez, vous êtes malheureux, ne me cachez plus davantage vos tourments et vos peines. Ne suis-je, pas votre fille ? n'ai-je pas le droit de les partager et de pleurer avec vous ?

Et elle tomba suppliante aux genoux de celui dont elle implorait la confiance.

Relevez-vous, Angèle, répondit-il d'une voix émue ; relevez-vous. Aussi bien le jour est venu ou je dois tout vous révéler, expliquer ma conduite envers vous et faire connaître la source des larmes que vous avez surprises... Asseyez-vous... ayez du courage... je tâcherai d'en avoir.

La jeune fille, toute tremblante, s'assit auprès de N. Danglard, qui continua en ces termes :

— Orphelin dès ma naissance, ne possédant qu'un très modique patrimoine, je me livrai à l'étude de la médecine. Reçu docteur, je suivis les conseils de quelques amis, je vins dans l'île de Corse exercer ma profession et tenter la fortune. Il y a de cela environ vingt-cinq ans. Au nombre de mes clients, je comptais la famille Poletti. Une maladie terrible, le croup, frappa leur fille unique. Je fus appelé à son chevet. La science médicale, à cette époque, n'avait pas fait les découvertes dont elle s'est enrichie depuis ; le croup, alors, était réputé incurable. Mes soins furent inutiles, et la pauvre petite ne tarda pas à succomber sous les étreintes du mal cruel qui l'avait saisie. Cet événement plongea les Poletti dans le plus sombre désespoir. Le père en perdit la raison, et sa folie prenant un caractère sauvage, il me considéra comme l'auteur de cette mort inévitable. Souvent on l'entendait m'accuser de son malheur, m'accabler de ses malédictions, et me menacer de sa vengeance ; il m'adressa plusieurs billets conçus dans cette forme invivable : « C'est toi qui a tué mon Andréa ; mais moi aussi je tuerai ta fille ! » Je quittai la Corse et retournai à Paris. Au milieu du bruit de la grande ville et du tourbillon des affaires, j'oubliai peu à peu ce triste épisode de ma jeunesse ; je fis un brillant mariage, et renonçant à la médecine, je vins me fixer ici, mon pays natal. A peine installé dans cette maison, je reçus une lettre d'Ajaccio : « C'est toi qui l'as tuée, me répétait le vindicatif Poletti ; moi aussi je tuerai ta fille ! » L'infortuné n'était point guéri. Dans les circonstances nouvelles où je me trouvais, une telle menace m'épouvantait malgré moi. Connaissant les mœurs d'un endroit où j'avais assez longtemps vécu, n'avais-je pas raison, cette fois, de redouter une *vendetta* implacable, de la part de mon féroce ennemi, s'il me survenait jamais un enfant ? Mes craintes, chimériques sans doute, mais mal dissimulées, n'échappèrent pas à ma jeune femme ; elle perça ce fatal secret,

et mes efforts furent impuissants à calmer ses angoisses et ses inquiétudes pour l'avenir. Ses alarmes augmentèrent lorsque, peu de mois après, elle devint mère et donna le jour à... une fille.

— O ma pauvre mère ! interrompit Angèle.

— Poletti ignore probablement le bonheur qui m'était échu en partage, car il ne m'écrivit plus. — J'ai appris depuis qu'il avait terminé son existence sans avoir recouvré la raison. — J'aurais pu supprimer la première partie de mon récit, elle ne vous intéresse pas directement, Angèle, mais je n'ai voulu vous laisser ignorer rien de ce qui touche à mon passé. Ce qu'il me reste à vous apprendre, mon enfant, va, je le sais, briser votre âme, détruire irrévocablement vos illusions. Permettez-moi donc, avant de poursuivre, de vous rappeler au courage que vous m'avez promis de montrer.

(A suivre.)

Boutades.

Il y a quelques jours, le vieux roi de Saxe chassait avec l'empereur François-Joseph. La nuit venait. Les deux chasseurs étaient trop las pour regagner la Résidence. Ils avisent une charrette conduite par un paysan.

— Montons-nous dans cette charrette ? demanda l'empereur.

— Montons ! répond le roi. A la chasse comme à la chasse !

Le paysan leur fit bon accueil, et, quand on fut au terme du voyage, l'empereur glissa quelques florins dans la main du brave homme et lui dit en souriant :

— Savez-vous qui vous venez de conduire ?

— Ma foi, non.

— Vous venez de conduire l'empereur d'Autriche et le roi de Saxe.

Le paysan, convaincu qu'il avait affaire à deux mystificateurs, reprit avec un aplomb superbe :

— Et vous, savez-vous qui je suis ?

— Pas davantage.

— Eh bien, je suis le schah de Perse !

Et il fouetta sa bête.

Recette.

Salade sans huile. — Si vous voulez manger une salade exquise, prenez une belle laitue romaine bien blanche, enlevez les plus grosses côtes et coupez les feuilles en trois ou quatre morceaux. Pour l'assaisonner, prenez du beurre très frais, faites-le fondre à la chaleur, en le maniant d'un peu de farine ; ajoutez du vinaigre en quantité suffisante, un jaune d'œuf battu, deux cuillerées de crème, sel et poivre ; mettez ce mélange au fond du saladier, puis remuez avec les feuilles de la romaine, afin de les saturer complètement avec cette préparation.

OPÉRA. — *Dimanche 6 mai 1883*, exceptionnellement, prix de la Comédie, admission des billets du dimanche. Dernière représentation de :

Gillette de Narbonne,

opéra comique en trois actes.

Lundi 7 mai : Zampa.